

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 25 (1995)
Heft: 10

Artikel: Maurice Denuzière : coup de foudre à Vevey
Autor: Probst, Jean-Robert / Denuzière, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829029>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MAURICE DENUZIÈRE: Coup de foudre à Vevey

Lors de la sortie, il y a trois ans, du roman «Helvétie», premier tome de son histoire de la Suisse, Maurice Denuzière était peu connu dans notre pays. En quelques semaines, son nom s'étendit, comme une traînée de poudre, à travers la Romandie. Avec la publication de «Rive-Reine», deuxième partie de la saga du capitaine Blaise de Fonsalte, l'écrivain fut définitivement adopté par les milliers de lectrices et de lecteurs, séduits par ses récits romancés.

Nous avons voulu vous présenter cet écrivain important, ancien reporter au journal «Le Monde», qui parcourut la planète, faisant escale durant quelques années en Louisiane. Avant de plonger au cœur de l'histoire de notre coin de pays.

Debout sur le seuil des Editions Denoël à Paris, Maurice Denuzière nous reçoit, comme si nous étions des amis de toujours. Enjoué, disponible, chaleureux, il se prête de bonne grâce à la séance d'interview, prenant même un certain plaisir à raconter sa vie. Un exercice qu'il a certainement dû effectuer des dizaines, voire des centaines de fois.

Sa carrière d'écrivain a débuté à la fin des années cinquante déjà, avec la publication d'un roman intitulé «Les Trois Dés». Un coup de poker qui lui a porté chance, puisque ses romans se vendent aujourd'hui à des



Maurice Denuzière devant les bureaux des Editions Denoël à Paris. Une collaboration qui dure depuis dix ans

centaines de milliers d'exemplaires et sont traduits à travers le monde entier.

Après s'être penché sur l'histoire de la Louisiane, qui donna naissance à quatre volumes, Maurice Denuzière tomba amoureux de la région ve-

veysanne. Dès lors, il plongea la tête la première dans l'histoire de la région lémanique, à partir d'un événement qui devait changer la face de notre pays: le passage du Général Bonaparte à Vevey, en route vers l'Italie, en 1800. Certes, l'écrivain a

tissé une romance entre un beau capitaine et une bourgeoise adultère. Mais il l'a placée dans un contexte historique rigoureux. Avec Maurice Denuzière, la leçon d'histoire devient un plaisir subtil.

«J'ai pondu mon premier livre! à 12 ans!»

– Vous étiez journaliste et grand reporter. D'où vous est venu le goût de l'écriture romancée?

– Je me suis toujours raconté des histoires. A 12 ans, j'ai pondu ma première œuvre littéraire qui s'intitulait «Un lion visite le cap de Bonne-Espérance». Or, je n'avais jamais vu de lion, ni évidemment le cap de Bonne-Espérance. Mais j'aimais bien me raconter des histoires. C'étaient des réminiscences de lectures, vous vous en doutez. Je lisais Jules Verne, Daniel Defoë, Saint-Exupéry. J'avais envie, comme lui, d'écrire des poèmes et de piloter des avions. J'ai écrit une vie de Napoléon en alexandrins – qui n'a jamais été publiée – et j'ai piloté des avions à l'école aéronautique navale. Après une maladie pulmonaire, j'ai été réformé et je suis devenu journaliste. Mais au départ, je n'avais pas la vocation...

– Mais vous aviez sans doute la curiosité nécessaire?

– Oui, j'ai toujours posé des questions. Quand j'étais gosse, il paraît que j'étais très agaçant.

– Et puis vous avez alors entamé une carrière journalistique?

– Après un stage à l'«Echo du Sud-Est», je suis passé au «Progrès de Lyon», puis correspondant de «France-Soir» pour la région de St-Etienne. Un beau jour, le patron du journal, Pierre Lazareff m'a demandé si je ne voulais pas venir à Paris. Pour mon premier reportage, j'ai couvert le Prix Goncourt chez Druant. J'étais le Rouletabille qui débarque, un peu plouc, je n'avais

jamais vu la Tour Eiffel. Devenu reporter, puis grand reporter, j'ai ensuite émigré au «Monde», où j'ai passé 19 ans comme grand reporter.

– C'est dès ce moment-là que vous est venu le goût des voyages, j'imagine?

– Le goût des voyages m'a été donné par une tante qui était directrice d'école et qui m'a formé. Me faisant réviser mes leçons, me faisant écrire des dictées, enfin, je lui dois beaucoup. Et puis, elle m'a fait voyager. Si je n'avais pas vu la Tour Eiffel, j'avais quand même découvert l'Acropole et la Galerie des Offices à Florence. Et puis j'ai été très influencé, dans mon adolescence, par l'écrivain anglais Charles Morgan, avec lequel j'ai eu une correspondance à 16 ans et demie.

«Ce qui m'intéresse, dans l'histoire, ce sont les gens!»

– Dans quelles circonstances avez-vous été amené à écrire votre premier roman?

– «Les Trois Dés» découlent du thème platonicien de l'art, l'amour, la mort. On en a vendu 850 exemplaires, ce qui n'était quand même pas un best-seller. J'ai écrit un deuxième roman quelques années plus tard, qui s'intitulait «Une Tombe en Toscane» et c'était déjà l'histoire d'une famille, qui se passe à Sienne.

– C'est à cette époque que vous avez eu envie de marier l'histoire et le romanesque?

– Oui. En fait, je n'accepte pas l'histoire désincarnée. Ce qui m'intéresse, dans l'histoire, ce sont les gens, les êtres humains. Dans mes romans, ce qui est historique est scrupuleusement respecté. Les personnages de fiction représentent simplement les quidams de toutes les époques. Ils servent à témoigner, à donner leur opinion. Je n'invente rien ni vis-à-vis de l'événement, ni du personnage historique.

– Cela demande un travail colossal?

– Oui, il s'agit de rencontrer des historiens, avec qui j'ai des rapports excellents. Par exemple, Alfred Berchtold est devenu un ami, c'est



Jour de marché à Vevey. Une Vaudoise en costume traditionnel, comme à l'époque d'«Helvétie»



La fontaine de la rue des Deux-Marchés. Le cheval de Bonaparte s'y est peut-être désaltéré...

quand même l'un de vos grands historiens. Je me suis fait un autre ami, qui est Bernard Reymond, doyen de la faculté de théologie de Lausanne. Cela demande beaucoup de travail, beaucoup de minutie.

– Il y a le travail du romancier et celui de l'historien. Etes-vous passionné par une certaine période de l'histoire, que l'on retrouve à travers vos ouvrages?

– Je suis passionné par le XIX^e siècle, parce que je pense qu'il s'agit d'un siècle charnière. C'est le siècle où sont arrivés l'électricité, la photo, les chemins de fer, les vapeurs sur le Léman, en 1823... Ce qui me pas-

sionne, c'est l'histoire en détails. La vie quotidienne des gens, de chair et de sang. C'est ça qui rend l'histoire vivante.

– On vous a connu chez nous à partir de vos romans sur la Louisiane. Qu'est-ce qui vous a attiré dans cette région du monde?

– A l'origine, j'y ai fait une enquête sur la francophonie pour «Le Monde». Sur les 4 millions d'habitants, 700 000 descendants d'Acadiens parlent un mauvais français... Comme je collaborais également à la revue «Réalités», on a décidé, avec le photographe Raymond Depardon, de faire la croisière sur le Mississippi à bord du «Delta Queen», le dernier vrai bateau à roue qui a mon âge – il est né en 1926. A bord de ce bateau, de La Nouvelle-Orléans à Baton-Rouge, il y avait onze cousines, onze dames américaines, toutes de riches veuves qui faisaient la croisière ensemble. Et puis, on visitait des plantations qui étaient des musées. J'ai demandé à l'une des ces dames de pouvoir découvrir une véritable plantation en fonction. Elle m'a présenté une famille qui exploitait une plantation depuis 1730. Nous y avons passé trois jours. Je suis tombé en arrêt devant le portrait d'une femme gigantesque, nommée Virginie, qui était la grand-mère du mari de notre hôtesse. Je lui ai demandé de me raconter l'histoire de cette Virginie, qui était étonnante.

«Je suis tombé amoureux de Vevey!»

– Ce fut alors le point de départ de la saga sur la Louisiane?

– Oui, car de retour à Paris, mon éditeur m'a demandé d'écrire un roman. J'ai obtenu un arrangement avec mon journal. Je suis reparti en Louisiane et en six mois, en travaillant comme un dingue, j'ai écrit le premier volume. Ce livre a eu un succès que je n'imaginais absolu-

ment pas. On en a vendu 100 000 exemplaires la première semaine.

– Pour la petite histoire, combien d'exemplaires avez-vous vendu à ce jour?

– On a vendu environ 7 millions d'exemplaires de la série «Louisiane», qui a été traduite dans une vingtaine de langues. On vient de publier ces livres en roumain. Et ils ont été diffusés dans vingt-trois pays...

– Peut-on expliquer ce succès?

– C'est tout à fait inattendu, cela arrive une fois dans la vie d'un écrivain. C'est arrivé au bon moment, le Sud fait rêver les gens.

– Mais la Suisse n'est pas située au sud et ne fait peut-être pas rêver?

– Quand j'ai annoncé que j'allais écrire une série sur votre pays, des copains m'ont dit: «Tu es fou, en Suisse, il n'y a que des ploucs, des banquiers véreux, des égoïstes, des ceci, des cela...» J'ai répondu, la Suisse a une histoire que personne ne connaît, on va la raconter, et j'ai eu raison.

– Justement, comment vous est venu l'idée de situer votre histoire du côté de Vevey?

– Un jour, un ami m'a invité à visiter Nestlé à Vevey. Il voulait un texte sur cette société. Je lui ai dit, je veux bien faire quelque chose, mais je veux tout voir. Edgar Fasel, qui était à l'époque directeur des relations publiques, m'a amené à Vevey et m'a logé à l'Hôtel des Trois-Couronnes. J'ai appris que Henry James y avait séjourné, ça me faisait phosphorer. Et puis le paysage était superbe. A mon avis, c'est de Vevey que l'on a la plus belle vue sur la Savoie et le fond du lac. De retour à Paris, j'ai invité ma femme à venir y passer un week-end et maintenant, cela fait douze ans que l'on a toujours la même chambre dans cet hôtel. Je suis tombé amoureux de Vevey quoi!

– Il y a la ville, le décor, et puis tout à coup, vous avez eu envie de raconter l'histoire. C'est tout de même une découverte?

– Je me suis aperçu d'une chose, chez vous, qui est très drôle, c'est

que les gens de Fribourg ne connaissent pas l'histoire du canton de Vaud. On n'a pas la curiosité de l'histoire du canton voisin. Moi, je me suis dit: la Suisse ce n'est pas que des banquiers, des avocats, des espions. Ce pays a une histoire que j'ai envie de raconter. Quand j'ai découvert, en plus que c'est à Vevey que le 13 mai 1800, Bonaparte avait passé en revue les 6000 hommes qui allaient gagner la bataille de Marengo trois semaines après, je me suis dit, mais c'est le début d'une épopée extraordinaire!

*«Les Vaudois
me rappellent
les Louisianais»*

– C'est ce qui a donné l'impulsion de départ de votre saga helvétique?

– Exactement et puis, à Vevey, je suis devenu très ami avec Louissette Rastoldo qui est la bibliothécaire. Je connais bien le syndic Yves Christen, qui est un homme tout à fait charmant. Il m'a bombardé membre de la commission culturelle. A Vevey, et bien, on est chez nous...

– C'est très particulier, pour un Parisien qui débarque à Vevey, de saisir les traits de caractère des Vaudois?

– J'ai commencé à fréquenter les gens, au restaurant du 10-Août. Cette petite ville présente une unité et une atmosphère particulière. Ma femme dit: c'est un repos psychologique d'aller à Vevey. Si on vous marche sur les pieds, on vous demande pardon; les bagnoles s'arrêtent devant les passages cloutés; les gens sont gentils; on connaît tous les commerçants. J'ai interviewé beaucoup de gens, j'ai toujours été très bien reçu. C'est très drôle, parce que les Vaudois me rappellent les Louisianais.

– Par quels côtés?

– Il y a une mystique du Mississippi comme il y a une mystique du Lé-

man. Il y a en Louisiane une aristocratie du coton. Dans le pays de Vaud, c'est la vigne. Les Louisianais sont lents. Dans le pays de vaud, on ne court pas non plus. En Louisiane, on dit: «Laisse le bon temps rouler». Vous dites: «Y a pas le feu au lac». Et ça veut dire exactement la même chose. Ce sont tous des gens attachés à la terre, qui vivent du produit de la terre, qui sont soumis aux caprices des saisons. Je crois que ces gens se ressemblent.

– Vous auriez très bien pu placer votre histoire dans le contexte actuel. Or, on retrouve Napoléon en filigrane à Vevey et dans vos romans. Etes-vous bonapartiste?

– Je ne suis pas particulièrement un admirateur de Napoléon, mais il se trouve que, sans le faire exprès, je le rencontre partout où se situent mes romans...

– Pour en revenir à votre saga, vous avez publié «Helvétie», puis «Rive-Reine». Est-ce qu'il y en aura d'autres?

– Oui, il en aura deux autres. J'écrirai un troisième et un quatrième volume. Parce que je veux quand même raconter Courbet à la Tour-de-Peilz. Et puis, ce qui m'a aussi inté-

ressé, et là c'est peut-être un peu plus profond comme démarche, c'est que la Suisse pourrait être, alors que nous faisons l'Europe, l'exemple type. Deux religions, quatre langues, et tout cela marche. Il y a en plein centre de l'Europe ce noyau qui est un exemple extraordinaire. Et la première idée européenne, elle est quand même partie de Coppet, chez M^{me} de Staehl.

– Quand on lit vos romans, on se pose la question: est-ce que cela ne pourrait pas un jour ou l'autre, devenir le sujet d'un film ou d'une série télévisée? Qu'en pensez-vous?

– Vous savez, il y a eu une expérience avec «Louisiane». On a fait un navet qui a coûté 80 millions de dollars. Alors, je suis devenu assez méfiant, parce que les cinéastes ont tendance à ne prendre que le spectaculaire. Il est certainement très difficile de faire passer à l'écran les problèmes sociologiques, économiques et politiques...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur:

Le mauve parme.

Une fleur:

La rose.

Un parfum:

Les forêts du Mississippi en hiver.

Une recette:

L'émincé de veau à la zurichoise.

Un pays:

Le mien, bien sûr.

Un écrivain:

Valéry Larbaud.

Un peintre:

Gustave Moreau et Hodler.

Une musique:

La Symphonie militaire de Haydn.

Un film:

«My Fair Lady».

Une personnalité:

De Gaulle.

Une qualité humaine:

La tolérance.

Un son:

Les fifres.

Un animal:

Le chien, le boxer.

Une gourmandise:

Les éclairs au chocolat.

A lire: «Helvétie» et «Rive-Reine», de Maurice Denuzière, Editions Denoël.